

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dans le bruit du monde

Lucille Roy, *Entraves*, Ottawa, Vermillon, coll. « Parole vivante », n^o 38, 1999, 70 p.

Hugues Corriveau

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37933ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2001). Compte rendu de [Dans le bruit du monde / Lucille Roy, *Entraves*, Ottawa, Vermillon, coll. « Parole vivante », n^o 38, 1999, 70 p.] *Lettres québécoises*, (103), 42–43.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Serge Patrice Thibodeau, *Le roseau*, Moncton, Perce-Neige, coll. « Poésie », 2000, 90 p., 14,95 \$.
 Herménégilde Chiasson, *Actions*, Montréal, Trait d'union, coll. « Filigranes », 2000, 144 p., 21,95 \$.
 Lucille Roy, *Entraves*, Ottawa, Vermillon, coll. « Parole vivante », n° 38, 1999, 70 p.

Dans le bruit du monde

*Itinéraire intérieur pour l'une, vie active pour les autres,
 mais témoignages pour chacun du fait même d'exister.*

POÉSIE
 Hugues Corriveau

SOUS UN TITRE QUI NE REND PAS JUSTICE à l'intense beauté de son recueil, Serge Patrice Thibodeau nous offre avec *Le roseau* un parcours autour des êtres et des lieux à travers sept parties (« Le fuyard », « Le chemin », « Le passeur », « Le jeu », « L'été », « Le roseau » et « Le matin ») écrites dans sept villes ou pays différents, à savoir à Montréal, au Mexique, au Liban, en Angleterre, en France, en République tchèque et en Slovaquie entre 1997 et 2000.

Veiller sur la vie errante

Formellement, le recueil est un jeu de variations entre le tercet et le quatrain, donnant encore une fois à la poésie de Serge Patrice Thibodeau cet aspect très classique des formes un peu anciennes, mais ici admirablement contrôlées, et qui circonscrit un propos extrêmement serré autour du corps, des amours passagères, des rencontres comme des abandons. En lisant et relisant le recueil, nous ne savons pas bien si nous accompagnons une plainte ou une radicale prise en main des malheurs personnels qui font ainsi figure de drames plus universels.

*Comme surviennent le beau temps et les sinistres,
 comme les saisons et l'heure changent,
 et comme on se fait chasser, parfois, de certains lieux*

et par les hommes, parce qu'on est étranger (« Le fuyard », p. 15),

le poète se doit de trouver ses assises entre la non-permanence des choses et le désir de l'autre comme absolu, afin de « donner au monde un autre visage, / un portrait sans hargne et sans vertige » (*idem*, p. 16). Pour Serge Patrice Thibodeau, il faut trouver un équilibre entre tous les ailleurs fréquentés et les hommes qu'au passage on se prend à aimer :

*nous désamorçons le possible du désastre
 en lui tournant le dos ;*

*à l'aise dans le jardin que le temps
 ne peut corrompre, ne redoutons
 ni les bumeurs ni l'ensommeillement
 de l'automne, mais cédon*

*à l'imprévisible et déroutante exactitude
 qui, de si près, nous incite à distinguer
 la pierre de son cri, nous veillons [...]* (*idem*, p. 17)

Ultime but de ce parcours autour du globe : maintenir la vigueur religieuse des mots et des poèmes, « car nous vivons pour le livre / et

par lui seul, car sans le livre, / comment retrouver notre route ? » (*Idem*, p. 18). Quand le flot poétique devient plus près de l'érotisme, Thibodeau nous donne à lire alors des pages fastes et très belles. Et dépassant tout à coup un descriptif toujours retenu, on atteint à une intense réflexion :

*avril ; dimanche après-midi souverain
 où de toi me parvient, bien en chair, la pensée
 luxuriante de celui que dans mon lit tu deviens,*

*quand je n'oublie plus la complainte du pays
 que mon ventre l'apporte, intimidé, toujours
 tremblant sous ta main faste qui exige
 l'étoffe unique d'un baiser ;*

*embrasse-moi comme autrefois tu déclarais
 des promesses insensées au goût d'éternité,
 ensevelies depuis au creux d'une gorge nouée.*
 (« Le jeu. 13 », p. 61)

Mais tout est abandon chez Thibodeau. Le risque de vivre est à ce prix, le risque des amours aussi. Parce que ce recueil se lit avec une certaine tendresse, un goût de repenser avec l'auteur la pérennité des choses du monde comme du désir, restons à l'affût, veillons : « fenêtre exsangue, il est minuit ; / qu'on accorde aux étoiles un grand silence » (« L'été », p. 67).

Répertoire des actes quotidiens

Tout comme à propos de *Conversations*, je ne peux m'empêcher au sujet d'*Actions* d'évoquer Georges Perec et son entreprise d'épuisement de la description de certains lieux parisiens qu'il commençait en 1969. Il s'agissait pour lui de revenir sur les mêmes lieux douze ans consécutifs et d'aller, une fois par mois, décrire ce dont il allait être témoin. Chez Herménégilde Chiasson, nous retrouvons ce même entêtement, cette même volonté d'aller au bout d'une idée toute simple, fondée sur l'accumulation et le répétitif quotidien, d'aller fouir à la fois dans le plus inattendu comme dans le plus convenu. Il faut donc d'emblée, si l'on veut accompagner le poète dans cette entreprise pour le moins forcenée, se donner tout entier à ces descriptions, à ces presque (!) petits débuts de roman. Car cette poésie est volontairement narrative et décrit le plus précisément le réel épanoui. Aucune concession, aucun compromis : « Un homme cherche la combinaison lui permettant de ranger un maximum de livres dans une mallette. » (1^{er} texte, p. 9) Toutes ces annotations comptent deux ou trois lignes (pas plus) et commencent toutes par « Un homme », « Une femme », « Une enfant » ou « Un enfant ». Ainsi, voyons une suite de trois textes pour mieux saisir ce qui là travaille le langage :



Serge Patrice Thibodeau



Herménégilde Chiasson

Un homme incline la tête pour lire le titre des livres dans une bibliothèque.

Un enfant éclate de rire en disant tout haut le mot qu'il a inventé pour désigner son sexe.

Une femme raconte la manière loufoque dont elle a autrefois été trahie par un oiseau parlant. (p. 10)

L'accumulation de ces traits humains crée un effet lancinant, quelque chose qui est proche de l'hypnose tellement on goûte peu à peu cette atmosphère imprécise qui se dégage de tout cela, à la fois onirique et d'un réalisme implacable, à la fois tellement simple et d'une

inégalable profondeur. Car, tout en étant témoignage de ce qui arrive (pourquoi, cet effet, ne serait-ce pas suffisant à la poésie ?), ces textes sont aussi l'inscription d'un esprit curieux, de ce qui peut fasciner un homme qui note, qui prend note du vivant. Parfois, on atteint le rêve, le lieu magique de l'inattendu : « Un homme donne une lampe de poche à une enfant pour qu'elle ne s'égaré pas dans la nuit. » (p. 10) Et voilà que s'éclairent d'un aspect nouveau ces actions-ci, puisqu'elles

basculent du côté de la tendresse, d'une profondeur proche de la pureté. Et s'il peut paraître d'une redoutable banalité de noter : « Une femme, en entrant dans un bureau, y trouve par hasard l'homme qu'elle aime » (p. 11), il faut bien dire que cette banalité n'est qu'apparente, car le monde ouvert à la littérature est d'une certaine manière complet en soi, dans sa petitesse comme dans ce « hasard » évoqué. L'entreprise de Chiasson est en cela admirable, car elle nous impose, devant ce que nous n'aurions peut-être même pas inscrit sur notre propre rétine, une grandeur dans le plus anodin, la vie la plus épanouie dans ce qu'il y a de plus reclus.

Enfin, voici un livre à la fois grave et pertinent. On pourrait peut-être se désoler de ce que les très adéquates photos de Raymonde April n'aient pas été reproduites sur des pages indépendantes, car il est bien dommage de lire le texte sous l'image, ce qui rend leur clarté trop aléatoire. « Un homme épingle sur un babillard de liège à côté de son bureau les photos de ses trois enfants » (p. 134), et nous voilà bien près de penser que ces photos-là ont été prises dans ce seul but, d'apparaître ainsi comme témoignage de la plus simple des poésies.

Clichés pleurnichards

Il en va tout autrement de M^{me} Lucille Roy qui nous serine à tour de page ses *Entraves* qu'elle croit, hélas ! originales ! Tout dans ce livre tient du cliché le plus navrant. On assiste à une suite ininterrompue de larmoiements, de petits malaises mille fois répétés et en des termes tels qu'on se croirait en présence d'une poésie adolescente. Il nous faut d'abord nous référer au texte de présentation en quatrième de couverture où on lit, péle-mêle, qu'

emprisonnée dans le béton, une vie, dépourvue de tout élan, s'entasse au fond d'elle-même [ce n'est pas peu, ça ! — Les commentaires entre crochets sont de moi]. La montée violente de la sève [on a lu ça ailleurs, non ?] au cœur de l'être et le chant exaltant de l'oiseau matinal sont les voies qui mènent à la transcendance, à l'éclatement total de l'espace et du temps. [Autant dire que c'est du n'importe quoi !]

Mais si au moins les textes avaient su dépasser (c'est le cas de le dire) les propos sibyllins de la présentation, passe encore ! Mais non, mais non ! Entrons hardiment dans « le cloaque de [ses] songes tronqués » (« Le labyrinthe », p. 9) — bien que je n'aie pas la moindre idée de la manière

de faire ça, mais essayons tout de même. « En tourbillons je virevolte au-dessus de ma vie » (« Vortex »), nous écrit-elle faussement en page 11, alors que tout cela n'est que désespoir convenu et lamentation « dans le vide de [sa] vie » (*idem*, p. 13). Plus franchement et de façon absolument consternante elle écrit :

*heures secondes et jours
se donnent la main
ronde inhumaine dérisoire*

*tic tac de ma vie
qui s'écoule
et meurt*

sur la page blanche (« La danse des heures », p. 12)

Consolons-nous, l'auteure a tout à fait conscience de ce qu'elle écrit, soit la « terreur d'un corps abyssal / resserré par la vis du temps / jusqu'au creux du vide » (« La chute », p. 16) ; et elle en rajoute dans « Errances » (p. 35) où elle se dit « perforée de vide », « [elle] erre au hasard / dans le néant de sa propre vie ».

Bon, on voit de quoi il retourne. Et quand ça se met à être meilleur, c'est alors une pâle imitation d'Anne Hébert (et nous savons que l'auteure a écrit un essai sur la poète). Ainsi, ces vers de « Le caillou » : « Amie / dans quelle profondeur noire / a-t-on enfoui / ton rire éclatant » (p. 29). Bref, laissons l'auteure à ses tautologies, elle qui « tourne en cercle » (« Paroles liminaires », p. 5) alors qu'elle écoute « le glas de la mort » (« Le glas », p. 53).

Il y a de quoi déprimer.



Lucille Roy



www.artefact2001.com info@artefact2001.com

Artefact 2001

SCULPTURES URBAINES

10 artistes SUR LE CANAL DE LACHINE

Juillet, août, septembre 2001

Commissaire invité : GILLES DAIGNEAULT
Artistes participants : JEAN-PIERRE AUBÉ, PIERRE BOURGAULT
HERMÉNÉGILDE CHIASSON, COZIC, MICHEL DE BROIN
MICHELLE HÉON, MARIE-CHRISTINE LANDRY, FRANCINE LARIVÉE
JOHN MCEWEN, MICHEL SAULNIER

PHOTOS : PARCS CANADA

Le CENTRE DE DIFFUSION 3D ET SA FILIALE LE CENTRE D'ART PUBLIC REMERCIENT DE LEUR SOUTIEN FINANCIER : Parcs Canada, Patrimoine canadien, ministère des Affaires municipales et de la Métropole, Conseil des arts et des lettres du Québec, Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, Emploi-Québec, Ville de Montréal, Tourisme Montréal ; ainsi que ses partenaires privés : La Collection Loto-Québec, Les Brasseries Molson, Domtar.

PHOTO: BINON BERNATCHÉ